

Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro

ARQUIVO

Coleção INSTITUTO HISTÓRICO E GEOGRÁFICO BRASILEIRO

Resumo VIAGEM DE CAMPINAS A SOROCABA, PASSANDO POR
ENDAYATUBA E ITU, POR HÉRCULES FLORENCE, 2º DESENHISTA DA
EXPEDIÇÃO LANGSDORFF. EM SOROCABA (LOCAL DE GRANDE COMÉR-
CIO DE MULAS E CAVALOS) FESTA POPULAR RELIGIOSA EM HONRA
DE PENTECOSTES, COM DESCRIÇÃO DE JOGOS, CAVALHADAS, COM-
BATES SIMULADOS, MASCARADAS, ETC. (EM FRANCÊS PG. 18 v.)
1831.

Data 350

Pasta 28

201

Voyage Fluvial de Tilté à l'Amazone

1828. Septembre 1.^{er}. Nous partons pour la ville
 du Pará, à bord de la goëlette marchande,
 Santarém, ses deux clochers et ses navires, fuient
 derrière nous, et nous entrons à pleines voiles
 dans l'Amazone. Je respire à l'aise sur mon na-
 vire à demitête, à mâture quarrée, humes et aubans
 comme en mer, naviguant sur le grand-fleuve,
 aussi large que nos rivières sont longues; voyant des
 grandes îles passer plates et longues comme des ponts
 tous immenses, aux tentes de verdure gigantesques,
 voyant la Guyane, et les vagues soulevées par la
 brise, moutonner comme la mer; voyant quelque-
 fois un horizon où le grand fleuve touche le ciel!...
 Peu de jours après notre entrée dans ce fleuve, nous
 étions dans un endroit où il est très large; et on dit
 qu'il y a des bas-fonds et des écueils; un orage équatorial
 allait fondre sur nous; le tonnerre ne cessait pas de
 gronder; le vent était fort; la nuit vient, lorsque la vigie des barres cria en
 Guarani: "Itá!" (pierre)! Nous n'avons que le
 temps de vivre de bord, car deux minutes plus tard, le
 navire se serait perdu. Nous jetons l'ancre, mais
 le fleuve ressemble à la grosse mer. Les vagues se
 brisent et écument. Le courant empêche le navire
 de présenter la proue au vent, qui souffle du N. E.,
 cela fait qu'il reçoit les vagues de flanc, et qu'il en
 résulte

un roulis très fatigant. Les balancements
sont si forts et si rapides, que, dans la chambre
de poupe où j'étais, je ne puis rester dans mon
hamac. Je monte sur le pont, et je vois les verges
basses qui s'inclinent presque jusqu'à l'eau.
Chose étonnante! Les vagues sont si grandes,
qu'elles semblent menacer d'embarquer la cha-
loupe sur le pont. Des indiens armés de lon-
gues perches, sautent dans la chaloupe, et so-
lennellement à l'écart, à l'aide des perches. D'autres
indiens la repoussent du bord, avec le même ins-
trument. Quand le navire penchait à babord,
la chaloupe était sur la vague, à 4 mètres
plus haute que le bord; et quand il penchait à
tribord, elle descendait à 4 m. au-dessous. Cet
orage dure jusqu'à neuf heures; il passe, le
ciel s'éclaircit, le fleuve se calme, et l'air est
rafraîchi.

Cette scène, et les lieux où elle se passe, m'inspi-
rent plus tard, les vers suivants :

É tu, rio-Oceano, oh Amazonas!
Quem tu deo tais furoras?
At' fe, que se consentis pelas quilhas,
Tuas aguas subcadas, também forças,
as antenas ararem!

P.

Près de Gurupia, petit fort, et poste de douane sur
la rive droite, nous voyons des montagnes sur la
rive gauche, où est bâtie la ville de Monte-Allegre.
Du haut de ces montagnes on pourrait voir l'is-

maison et l'immense plain en il coute, si elles n'étaient pas couvertes d'arbres jusqu'à leurs plus hautes cimes.

Nous nous arrêtons quelques heures à Gurupa, dans l'après-midi. Il y a trois pièces de canon de quatre, et deux rues de maisons basses. Le commissaire me permet de copier de son livre la relation suivante des produits du pays qui ont descendu le fleuve et qui ont été déclarés à son poste, pendant l'année 1827. Il a le soin de m'avertir qu'en raison de la contrebande, les quantités sont moindres que l'exportation réelle.

Lingots d'or	30.	valor	3:1257220
Caçao	190452	@ 15 ^{to}	
Salsaparille	5744	" 15 "	
Cravo (Epicorie)	5646	" 12 "	
Briou	260	"	
Huile de copauba	167	poti	
Dite d'	18	barrils	
Guaraná	89	@ 15 ^{to}	
Rocou	16	"	
Castanhas doces	1953	sacs	
Tabac	4380	@	
Café	5725	" 12 ^{to}	
Coton	126	"	
Estopa (étoupe du pays)	317	" 16 "	
Amarros de piçacaba	253	amarros	
Piçacaba en rame	618	@	
Dita, em molhos	357	@	
Dite, en diverses cordes	4328	pouces	
Riz	314	alqueires	
Haricots	43	"	

Farine de manioc	1254 alqueires
Carna secca	4271 @ 6 to
suif	215 . 23 .
Cornes	730 cornes
Cuirs	1612 cuirs
Pirarucu (poisson)	48718 @
Heute, ou graisse de tortue	7896 pots
Mexira	230 "
Hamacs	30 hamacs
Taboas de itauba	182 planches
Ditas, de cedro	24 "

Une quantité de denrées précieuses, que le pays exporte, n'est pas comprise ici, je ne sais pas pourquoi; comme par exemple, le Pichiri, la noix-muscade, le caoutchouc, l'écaille de tortue, et plusieurs épiceries.

L'écaille est devenue une denrée importante, et le caoutchouc, qui en 1828 s'est élévé à 10000 @, s'élève aujourd'hui (1859) à 200.000 @.

X Nous commençons à entrer dans des bras fort étroits. Les rivières sont remplies de petits palmiers appelés Assai, qui portent des grappes longues d'un demi-mètre, de petits cocos pas plus grands qu'un grain de raisin. C'est un noyau sphérique, couvert d'une pellicule très fine, couleur de nièze noire. Quand le navire est à l'ancre, nous ~~les~~ cueillons, ~~xxxv~~ les grappes, nous les égrenons, nous remplissons des corbeilles, et nous les portons à bord. Des gamelles sont sur le pont, nous mettons une portion d'assai dans l'une d'elles, nous y versons de l'eau, nous frottons les fruits avec les deux mains. La pellicule se détache bien vite, et semble se dissoudre.

dans l'eau, à laquelle elle donne une couleur noir
 carmine. Nous passons cette boisson à travers un
 linge, et nous la trouvons très agréable, car elle
 a la consistance et le goût du lait, jusqu'à elle soit
 loin de lui avoir la couleur. Avec du sucre, elle peut être
 mise au rang des meilleurs rafraîchissements. Les
 pauvres gens font détrempier de la farine de ma-
 nioc dans cette boisson, et se forment ainsi une
 nourriture aussi simple que substantielle.

On doit cela aux sauvages, comme on leur doit aussi
 le Guarana.

Il y a aussi en abondance sur les bords, une plante
 aquatique à grandes feuilles. (Atrinja).

+ Nous naviguons quelquefois dans des canaux si étroits
 que les vergues du navire se mêlent aux branches de
 la forêt. Le navire glisse lentement sur une eau rat-
 me comme de l'huile. Un soir, nous étions à l'ancre
 et je me plaisais, de la fenêtre de la chambre, à regar-
 der les branches qui rasciaient l'eau jusques devant moi.
 Lorsque j'entendis tout-à-coup plusieurs voix dans
 la forêt. Cela me surprit d'abord, mais je compris
 que c'était des gens qui faisaient le chemin du soir. Il
 y avait à peu de distance, une maison, ou cabane
 d'un morador qui priait avec sa famille, et pro-
 bablement avec ses voisins.

+ Un bras de l'Amazone.

Habitation. L'Amazone, comme le Nil et le Parangony
 à ses débordements périodiques, les maisons des
 Mandocoris. sont en grande partie, bâties sur pilotis de bois.
 Pendant les inondations les habitants se visitent en canot
 et entrent quelquefois ^{embourgués} jusques dans l'abondance.

ou le corridor, avec leur embarcation. Quand ils se réunissent, le devant de la maison est rempli de canots.

Nous passons devant les Breves, ayant à notre gauche la grande île Marajo, et à notre droite, des collines, des maisons, des plantations de canne à sucre. C'est ici que nous commençons à voir le flux et le reflux, cela nous oblige à jeter l'ancre à chaque marée montante.

Ici aussi les ornements céramiques passent par un changement remarquable sur cette route. Cens des Apinias sont constamment à angles droits; ils sont en losanges chez les Manducurus, tandis qu'ici on voit déjà des ornements que je ne saurais qualifier, mais qui ne sont pas de mauvais goût. On en voit sur les pots, les vases, et même les longs tuyaux de pipes.

Nous sortons du canal étroit des "Breves", et nous entrons dans une mer d'eau douce qui s'étend vers l'E à perte de vue. C'est l'embouchure de la grande rivière Tocantins; qui a des eaux qui viennent de la Serra de S^{te} Martha, qui borde la "Parayapônia", pays où nous avons abordé en visitant M. Urubupunga. C'est à dire, une distance de 340 lieues marines de France. On appelle "Bahia de Limoeiros", cette étendue d'eau qui a 10 lieues E-O. Pas plutôt nous l'avons traversée, nous naviguons déjà dans la rivière. Par là, on nous passons encore des canaux étroits dont la rive droite est habitée, et plantée de canne à sucre.

Le 16 septembre 1828 nous arrivons à la ville

du Pará. Le Général João Paulo dos Santos 4
Barreto, Gouverneur des Armes de la Province ouvre
cœur nous la franche hospitalité brésilienne, rehaus-
sée par les avantages que l'on trouve toujours dans la
société d'un homme de mérite et de science.

La ville est jolie. Elle est partagée par une grande place,
ou ville de l'Ouest, et « Bairro de Campina » à l'Est.
Dans la partie Ouest, se trouvent réunis plusieurs grands
édifices. Sur la grande place est le palais du Gouverne-
ment, réputé le meilleur du Brésil. A ^{droite} gauche du palais
on voit les restes d'un grand théâtre, qui n'a jamais
été terminé, et qui tombe en ruines. A gauche est la
cathédrale, sur une autre place de moindre grandeur.
C'est une belle église qui a le même style et grandeur
que l'église de S. Francisco de Paula, à Rio-de-Janeiro.
Sur la place de la Cathédrale se trouvent encore l'église
de la Miséricorde, le palais de l'Evêque, ancien col-
ège des Jésuites, l'hôpital, et un petit fort, baigné
par la rivière. En suivant une rue droite qui de la
gauche de la cathédrale va vers le sud, on aboutit
à l' Arsenal de marine, où j'ai vu une frégate de
54 sur le chantier.

Dans le Bairro de Campina est la riche église
et le couvent des Carmélites près de la mer, et au
centre, la Rotonde de S^{te} Anne, remarquable par
son architecture grecque. Grand nombre de jolies
maisons de négociants étrangers embellissent ce
quartier. Plusieurs de ces maisons, sont faites en
partie, de pierres de taille venues de Portugal, en
 guise de lest, sur les navires. La ville est encore
entourée de jolies promenades plantées d'arbres;

Cette du Sud, aboutit au jardin botanique.

Il y a sur la rade une trentaine de navires marchands, anglais, américains, portugais, brésiliens, un français, un sarda; deux brics de guerre brésiliens, et un français qui est venu charger des bestiaux pour Cayenne.

On m'a raconté que l'illustre marquis de Pombal avait conçu le plan le plus extraordinaire que jamais homme d'Etat ait pu concevoir, et qui n'aurait eu de pendant dans l'histoire, que la fameuse sortie d'Egypte des Hébreux. La cour d'Espagne n'a jamais pu voir de bon œil cette petite nation portugaise qui n'a jamais voulu se soumettre comme ses treize sœurs ibériques. Lorsque cette cour se menaçait pas l'indépendance portugaise, elle inquiétait le cabinet de Lisbonne par ses tracasseries en Europe, et ses questions de limites en Amérique. Peut-être que le Ministre prévoyait déjà que le Brésil se rendrait indépendant comme les Etats Unis. Il conçut donc le projet d'échanger avec l'Espagne, le Portugal, contre toute la partie espagnole de l'Amérique du Sud, et d'employer de grandes supercheries politiques pour engager la nation portugaise à émigrer en masse pour le Brésil. Un empire ibérique se serait formé en Europe, tandis que l'Amérique Méridionale n'aurait plus formé qu'une seule monarchie de grandeurs fabuleuses, placée sous la maison de Bragança. Le noble et le haut Clergé entraient dans ce plan. La chaire devait annoncer pendant trois ans consécutifs, dans tout le royaume, que Dieu avait décrété que la

5
nation devoit se transporter au Brésil, afin
de réparer sans plus tarder la foi catholique
dans cette vaste région, habitée par des Gentils
obstinés dans leur idolâtrie, et menacés d'être
conquis par les nations protestantes. Telle étoit
la volonté de Dieu qui avoit choisi le peuple
portugais pour de si grands desseins. Malheur à
ceux qui résisteraient aux décrets de la Providence
! Pour ceux-là, la terre deviendrait sèche et
stérile. Le ciel ne verserait plus la pluie et le roseau
& on verrait se renouveler pour eux les plaies de
l'Egypte; la faim et la misère seraient leur
partage.

Le Ministre dans l'espoir de fonder le plus vas-
te empire du monde, et voulant établir sa capi-
tale sur le premier fleuve de la terre, avoit choisi
la ville du Gram. Pará, à cause de sa situation
sur l'Amazone dont le cours de mille lieues est
une route ouverte jusqu'aux Indes, et dont les
grands tributaires sont des bras de communication
avec la moitié de l'Amérique du Sud.

J'ai lu un mémoire imprimé qui est une exposition
de ce plan gigantesque. L'auteur du mémoire, dit que
ce plan, fût-il chimérique ou non, la province du
Gram. Pará et sa capitale, lui sont redevables des
progrès qu'elles ont fait sous le gouvernement du
Ministre, qui a commencé à réaliser son plan, en
faisant exécuter de grands travaux; tels que le palais
du Gouvernement, le théâtre, l'arsenal &c. dans la
ville du Pará; la forteresse de Macapá, au nord
de l'Amazone. C'est aussi en vertu de ce plan que l'on

voit tout de villes sur ce fleuve, qui ont des
noms de villes portugaises, telles que Santarém,
Obidos, Alter do Cham, Almoçerim, & car le
Ministre voulait que les portugais s'aperçussent
le moins possible de leur changement de patrie.

Ce que je viens de raconter est peut-être une inven-
tion faite à plaisir; mais ce qui me paraît certain
c'est que tandis que ces travaux s'exécutaient au Pará,
d'autres non moins importants, surgissaient à Matto-
Grossa. A Villa-Bella destinée à être la capitale de la
province, les habitants étourdis voyaient s'élever en
même temps, le palais, l'Intendance, le fonderie
des lingots, la Prison-de-Ville, etc. et à 50 lieus
la forteresse de Principe da Beira, apparaissait
comme par enchantement, sur les bords du Guaporé.
Le Ministre voulait établir solidement la puissance
portugaise sur cette extrême frontière. A Villa-
Bella, les travaux commencés n'ont jamais été
finis; les marais n'ont pas été desséchés; la ville
aujourd'hui tombée en ruines est presque déserte.
On n'y compte que cinq familles de race blanche, le
~~reste est composé de descendants de indiens, de portugais
de couleur.~~ mais la forteresse de Principe a été
terminée, et le voyageur, accoutumé à ne voir que
des lieux solitaires, est surpris de voir une forteresse
imposante, où rien ne manque, ^{sous les ordres} quant à l'art
même de l'art des fortifications.

Pendant mon séjour au Pará, je fis la con-
naissance du Dr. Antonio Correa de Lacerda, na-
turaliste très estimé en Europe. Quoique portugais,
il a gouverné la province dans des moments difficiles,
et il a été respecté de toutes les parties.

M. Riedel se fit attendre quatre mois, et il arriva enfin, maigre et défait, car il était tombé malade au Rio-Madeira, et avait souffert autant que nous. Nous avions déjà prêtè un brick brésilien et dix jours après son arrivée, nous partîmes pour Rio-de-Janeiro, ayant à notre bord l'ex-Président de la province, José Felis Peçira de Burgos. Deux jours après avoir perdu la terre de vue, nous puisions encore de l'eau douce hors du bord. Quinze ^{jours} après notre départ, nous manquâmes nous perdre sur les bas-fonds de la côte du Maranhão, à douze lieues de terre. La mer avait changé de contour, et la sonde nous avoit bien vite qui nous courrions à notre perte. Il fallut virer de bord, et virer vers le Nord, pour aller chercher la voie qui est suivie par tous les navigateurs, et dont nous n'aurions jamais dû sortir. Cela prolongea notre voyage de quinze jours, et mérita quelques désagrémens; mais après 46 jours de traversée, nous arrivâmes heureusement à Rio-de-Janeiro.

Fin du Voyage Fluvial.

Traduction publiée no 1.53, 1876, p. 174-182

Rio-de-Janeiro

Les beautés pittoresques éparses dans le désert, m'avaient appris à sentir les beautés innombrables de Rio-de-Janeiro, dont les paysages surpassent ceux de Naples, Constantinople et Lisbonne, et sont de plus couronnés d'une végétation spontanée qui n'a pas ces villes célèbres, qui ne trouverait son égale qu'à Panama ou vers les rives du Nil, et qui appartient aux premiers âges du monde. Rio-de-Janeiro est fait pour former les peintres et les poètes. Par un commerce ~~intime~~ ^{intime} entre la nature et l'homme ses tableaux sont naitres à l'inspiration, que ~~la plus pure~~ ^{la plus pure} atmosphère ~~qui~~ ^{qui} ~~à son tour~~ ^{à son tour} ~~la rend~~ ^{la rend} ~~effe~~ ^{effe} sans cette. Le Lorrain qui ne dessinait qu'avec difficulté l'homme et les animaux, aurait trouvé dans les paysages toujours nouveaux de Rio-de-Janeiro, et surtout dans la multiplicité des plans, le secret magique de ses glaces, par lequel il a agrandi la peinture du paysage.

Mon âme d'artiste, si lente à se former, si peu douée d'improvisation, avait donc fait un pas lorsque je revis la capitale du Brésil. M.^r de Langsdorff s'était engagé autrefois à me faire obtenir après le voyage un emploi en Russie. C'eût été une porte ouverte pour ren-

trier en Europe, mais les gens qui dominaient à
de Langsdorff malade, me dirent que l'on n'avait
plus besoin de moi, et soit que je fusse trop noncha-
lant pour repousser cette injustice, soit pour tout
autre motif, je restai sur le pavé à Rio de Janeiro.
M. Félix Sauray, frère de mon infortuné ami
Adrien Sauray, me donnait quelque travail en
peinture et il ajoutait à ces bontés des leçons sur
cet art. Les secours de ce brave artiste, et deux cent
mille reis que l'on m'avait donné chez M. de Langs-
dorff, me firent vivre neuf mois pendant lesquels
je devins tellement épris de la peinture que, selon
l'expression des encyclopédistes, tout se transforme
en couleurs, palette et pinceaux. Or, Rio de Janeiro
est bien la seule ville du continent découvert par Co-
lomb, qui ait une Académie des Beaux-Arts, mais
c'est une ville Américaine, et par conséquent commer-
çante. Il n'y a qu'un peintre d'un talent commun,
qui peut y faire quelque chose, encore doit-il pour
trouver du profit, se restreindre à la partie matérielle
de l'art.

Pendant au milieu de mon enthousiasme quel que
chose dont je ne me rendais pas compte, naît dans
mon imagination. Ce n'était pas le bruit des villes,
c'était un souvenir du désert qui n'avait jamais été
écrit, « la description de la voix des animaux ». Un
tel sujet, qui embrassait le monde entier, me parut
digne de l'attention des philosophes. Je formai le
mémoire suivant, dans l'idée qu'il pourrait servir
de base à une science nouvelle.

Extrait de
Mém. de Buffon
1757, 1766, p. 329

Zoophonie

1829

Personne n'a encore eu l'idée de faire de la
"voix des animaux" un sujet d'études comme on
a fait de leur histoire naturelle. Parmi les innom-
brables harmonies de la nature, la Zoophonie est
la seule qui frappe nos sens par des notes musicales.
On dirait qu'elle préside à toutes les scènes de la vie
animale, comme la musique préside à nos fêtes. Sans
elle, le désert aurait une solitude de plus.

Quand cette étude ne servirait qu'à notre délassement,
elle ne serait pas à dédaigner; mais nous y trouverions
encore des contours nouvelles, et alors nous aurions joint
l'utile à l'agréable. L'homme porte ses regards sur
tout ce qui l'entoure; il s'informe du plus petit insecte,
il ne lui paraîtra pas inutile de s'informe, je
ne dirai pas du langage, mais de la voix des animaux.

Si la seule curiosité est un motif suffisant
pour s'occuper de son tel sujet, les raisons que je
viens d'exposer, ne permettent pas de douter de
son importance.

Lorsque je voyageais dans l'intérieur du Brésil,
j'eus lieu de remarquer combien chez les animaux
la voix change selon les régions, et même les
contrées. Après une longue traversée d'un pays
à un autre, des animaux que nous n'avions
jamais vus, feraient entendre une voix nou-
velle, tandis que celle de plusieurs autres appar-
tenant au pays que nous avions quitté, avait
cette de frapper nos oreilles. Malgré que pendant

ce voyage nous en ayons entendu une grande quan-
tité, l'idée de la Loophonie ne m'étant venue qu'a-
près mon retour, je ne me rappelle que d'un
très petit nombre. Le "Strapunga", bel oiseau
à plumage blanc de S. Paul, se perche sur les
plus hautes branches, et fait entendre un chant mé-
tallique qui rappelle le bruit de l'enclume sous le
marteau du forgeron. La "Saracira" paraît s'im-
pressionner tout haut dans la solitude. Le "Toco-toco"
rappelle le matin et le soir sur les bords des lacs, le
brayement des vaches. Le "Mutum" devant le point
du jour par des cris rauques et étouffés. Le chant
d'un petit oiseau dont j'ai oublié le nom fait
croire que ce sont deux oiseaux qui chantent. Celui
de l'"Tobu-poca", grand et bel oiseau, rappelle
la cloche des campagnis sur les bords inondés du
Paraguay. Celui de l'"Stracuan", sur les mêmes
bords, ressemble aux cris d'une poutre éprouvante.
La femelle inséparable le répète alternativement.

L'"Arara" traverse les airs et fait entendre un
cri qui son nom imite; des essaims de perroquets
étourdissent le voyageur, à la fin du jour avec leur
cri bruyant.

Quand nous remontrions le tranquille Paraguay
nous entendions quelquefois l'épique du chant guttural
de plusieurs Buziers qui étaient dans la forêt réunis
sur un arbre. Tout un coup, ils cessaient leur singu-
lier concert; l'un d'eux recommençait et les autres
répétaient peu à peu. Un cri rauque et répété
deux ou trois fois, nous annonçait un
autre animal, le Jacarou, ou bien, d'horribles

remuements nous avertissaient qu'une Ome
était dans le voisinage. Ces voix diverses désignent
le caractère des êtres qui les produisaient; si un
jour nous avions entendu l'Ome féroce, un autre
jour nous entendions le hennissement du paisible
Tapir; ~~et ainsi de suite, qu'il faudrait aussi être utile~~
tandis que son sifflement montrait combien il
en différait.

Quand je traversais les campagnes fleuries de
Volla-Maria, j'entendais le matin, le chant gai
de la Siriema, et le soir, le chant triste du Jao.
J'ai entendu au Diamantins, le Macaculém,
le Caracará et le Quiriquiri, noms qui sont
l'onomatopée du bruit de ces oiseaux.

Sur les bords du Gurucuma et du Tapejas,
ces chants divers avaient changé comme le
pays. Nous y avons entendu un petit oiseau
que nos gens appelaient Troquiro, parce que
son chant ressemble au sifflement d'un mu-
letier. Quand la nuit était venue nous
étions incommodés par des crapauds dont le
croassement était si fort, qu'il ressemblait
au bruit d'un tambour de nègres.

Je ne finirai encore quelques remarques
à ce préambule déjà trop long.

La voix des animaux est sans doute en har-
monie avec les lieux et l'heure au laquelle on les
entend. Au Spitzberg les rochers ne répètent
jamais que les bristes accoutés, tandis qu'en Italie

on est ravi par des chants aussi harmonieux que la nature y est benigne. Au milieu des aridités de l'Arabie, jamais le voyageur ne sera distrait comme au fertile Brésil, par la voix d'innombrables animaux.

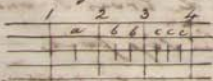
Sur un rocher nu de l'Océan, le cri des oiseaux ne se marient qu'avec le bruit des vents, des tempêtes et des flots.

L'heure brûlante de midi ne sera point signalée par la voix d'aucun animal vertébré; elle le sera par le chant de la cigale, bruissement prolongé qui frappe le voyageur à l'unisson avec la respiration ardente.

Signes et description.

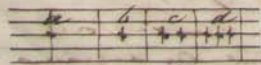
La voix des animaux n'ayant ^{pas} de règle dans sa durée, un seul temps suffit, celui d'une seconde. Quant à la valeur des notes, elle est représentée par une note d'une ^{seule} espèce, telle de la seconde, prise comme unité de temps, et modifiée comme il suit:

Fig. 1.



Les intervalles compris entre les barres 1, 2, 3, 4, fig. 1.^e valent une seconde; les petites barres a, b, c, valent une demi seconde, un tiers de seconde, un quart de seconde.

Fig. 2.



La note prend la valeur de la barre ou petite barre sur laquelle elle est placée, et a le nom de seconde a, fig. 2, ou de demi seconde b, ou de tierce, c; ou de quarte, d, selon sa position.



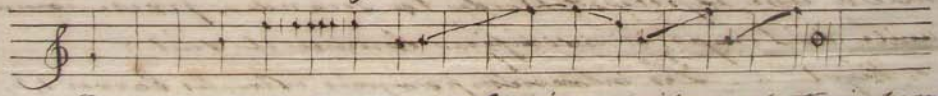
Fig. 3 Les notes liées par un coute sont con-
tinues, si le coute est toujours égal,
comme a fig. 3. la voie est d'un genre
égale. S'il devient plus gros comme b, la voie
augmente de force; si au contraire il s'affaiblit
comme c, la voie s'affaiblit.



Fig. 4 Les notes qui se trouvent sur un coute
telles que a b c d, figure 4, sont en-
globées, et n'ont aucune distinction de
son. elles servent à indiquer jusqu'à quel point la
voie monte ou descend, et combien de temps elle s'y
arrête.

Les notes noires sont respirées. Une note blanche
e, indique que la voie est aspirée. Cette règle est ap-
plicable à quelques quadruplés, aux vifs, et aux
serpents, quand ceux-ci sont furieux.

Exemple de la combinaison des
signes.
Figure 5

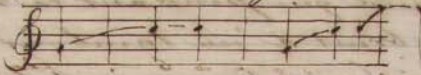


On prononce la note sol, suit un silence de trois secondes,
si, silence d'une seconde; ré, prononcé sept fois
avec jubilation; silence d'une seconde; si, prononcé
une fois, puis montant jusqu'en fa, et s'arrêtant
en ré; reprenant deux fois en si-fa, avec
forces opposées; si aspiré.

On sait qu'il y a des animaux qui ont ^{et sur tout les oiseaux,} le chant
alternatif des alternatives égales.

Voix de quelques animaux du Brésil.

Chant du Jab.



Cet oiseau répète son chant, toutes les 20 secondes depuis le déclin du jour, jusqu'à dix, onze heures. Loin d'imiter le ramage des oiseaux du jour, il fait au contraire ressortir le silence de la nuit. Sa voix n'est pas dépourvue d'un certain charme, surtout lorsqu'au plein jour et sur le bord de l'eau, on rêve ou l'on s'endort à ses accents mélancoliques.

Chant du João-corta-páo



Les Caiçiras (paysans), trouvent souvent, selon leur bon plaisir, que le chant d'un oiseau se ressemble à certaines paroles. C'est ainsi qu'ils prétendent que lorsque celui-ci chante, il dit: « João, corta páo... »

Chant du Tropeiro



On entend chanter le Tropeiro sur la route du Diamantins, au Gram-Pará.

Cassement d'un crapaud sur le bord
des rivières du Pará.



On ne l'entend que pendant la nuit. Sa voix
ressemble au bruit d'un tambour de nègres, et
dure pendant un temps indéfini.

Cri du Bugio.



Le coulé indique dans cet exemple, que la voix
a sans discontinuer et sans changer de note, une
alternance régulière de force et de faiblesse. Cette
circonstance, jointe à un organe qui sort d'un
goître creux et énorme, donne à cette voix un
accent lugubre et monotone, rendu encore plus
sombre par la réunion de plusieurs bugios de
la forêt. C'est ce qui fait que les Caipiras ap-
pellent cette réunion, "Capella de Bugios",
(chapelle), par allusion à une réunion de pr-
tres, chantant dans une église.

La suite au prochain envoi

C. m. Envoi
11

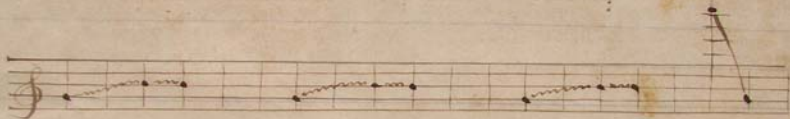
Loophonie

Continuation

Chant de l'Araçuinga.

(Ara, oiseau; punga, sonore. Langue indienne)

Les caçupiras l'appellent aussi Ferrizo, serrurier, parce que sa voix ressemble au bruit de la lime sur un fer sonore.

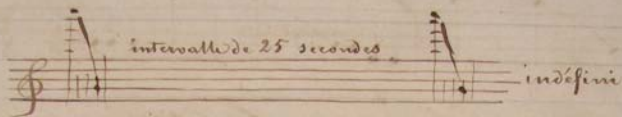


Le chant de ce bel oiseau de S. Paul, à plumage blanc et tête bronzée, est un des plus beaux ornements des forêts vierges. Il est difficile de décrire l'impression que fait sur le voyageur cette voix métallique aiguë de près jusqu'à tinter dans les oreilles, et douce au loin comme un son argentin.

Le corde tremblée indique que la voix est tremblée comme le bruit de la lime sur le fer. Ce bruit est dans le cas présent, sonore et agréable comme un instrument à vibration métallique.

La mot indéfini, de l'exemple suivant, signifie que l'oiseau continue son chant pendant longtemps, et d'une manière indéfinie. Souvent il finit en sot si, et quelque fois il finit brusquement en la

$\frac{2}{3}$ Sol par un de ces cris qui de près assourdi-
rent les oreilles. D'autres fois son chant varié comme il suit.



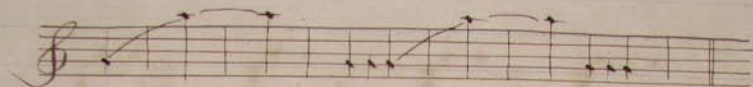
Les caipiras, qui savent aussi faire des pables injurieuses, disent que l'Onca et l'Arapiunza firent ensemble un pari à qui des deux étourdirait l'autre. L'Onca commença la première, et après avoir heurté de toutes ses forces, l'Arapiunza n'avait pas même éternué de l'œil. Elle commença à son tour par son chant de Sol si tremblé si doux; rien, rien, rien, rien.....

Eh quoi, notre comarce, dit l'Onca, ce n'est donc que cela? Attendez, dit l'Arapiunza, et elle reprit: rien, rien, rien, rien..... Insensiblement l'Onca allait s'endormir, lorsque l'Arapiunza fit un $\frac{2}{3}$ sol, qui réveilla en sursaut le fier animal.

Si l'on transportait un Arapiunza à Paris, et qu'on l'exposât sur un poste, tout le monde étouffé du timbre métallique de sa voix s'agenouillerait pour l'entendre. Ce timbre produit un tintement dans l'oreille, qui étourdit pendant plusieurs secondes. Un Brésilien qui serait à Paris, et qui entendrait cet oiseau de son pays, serait vivement saisi par un si puissant rappel de ses idées vers la patrie.

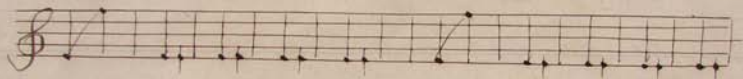
Chant de l'Arhu-póca.

12



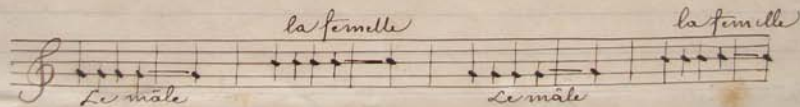
Ce grand et bel oiseau habite les rives du Paraguiay, lesquelles retentissent, sur tout dans la matinée, de sa voix forte et sonore.

Chant de la Saracura



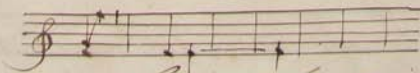
On l'entend de grand matin, et aux heures temporeuses du jour, sur le bord des rivières, des lacs et des marais. Son chant est précurseur de la pluie.

Chant de l'Aracuam et de sa femelle.



La voix de cet oiseau ressemble aux cris d'une poule épouvantée. La femelle inséparable, la répète alternativement.

Chant du Bemtevi.



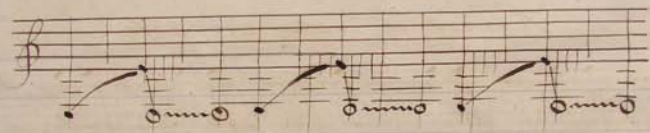
Il chante pendant la journée, et jusqu'à 10, ou 11 heures du soir. Il répète son chant à chaque demi-minute.

Rugissement de l'Once



L'Once c'est le tigre d'Amérique. Nous l'avons entendue quelquefois pendant le jour, et plus rarement dans le silence de la nuit, parfois alors sa voix, semblable aux mugissements du tonneau, avait quelque chose d'effrayant.

Cri de l'Once irritée.



Le coulé tremble indique que l'Once produit un grognement aspiré et rapide, semblable à celui du chien, quand il aspire en grondant contre un autre chien.

Cri du Jacaré



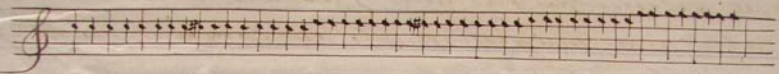
Cri de l'Areranka



Le cri de cette loutre ressemble aux pleurs d'un enfant.

au maillot. Cet amphibien sort de l'eau, et cri pendant quinze ou vingt secondes, jusqu'à ce qu'il replonge. Nos rameurs l'imitaient parfaitement en faisant une voicarde dessus, et frappant rapidement sur la gorge, avec le bout des doigts réunis.

Chant du Surucua



Chant mélancolique et doux qui parcourt exactement l'échelle chromatique jusqu'au fa pendant vingt quatre secondes.

Chant d'un insecte.



Voix semblable à celle de la cigale, et que l'on entend aussi pendant les heures chaudes du jour.

Cri de la Gaiivota.

Cri de trois secondes, semblable au bruit d'une petite crevette.

Quand nous approchions d'une plage de sable, où des Gaiivotas avaient enfoui leurs œufs, nous apprécions beaucoup de ces oiseaux, et nous entendions leurs cris aigus et pleins d'anxiété. Si nous sautons sur la plage et nous nous y promenions, nous en étions obsédés, parce qu'ils craignaient pour leurs œufs; ils volaient et criaient autour de nous, et quelques-uns s'approchaient tant, que nous craignions des

coups de bec dans la figure.

Il existe des voix d'animaux qui changent de note par un passage semblable à la clarinette: D'autres font quelquefois une articulation, comme m^{me} dans le bêlement du mouton.

On entend quelquefois des gros poissons grogner sous les navires: Est-ce général à tous les poissons que de produire une voix? Je demanderai aussi si les insectes en ont une.

Serpent furieux

Nous étions une fois trois personnes à jeter des pierres sur une Jararaca sans ^{en} ajuster une seule. Le serpent devint furieux au point de se lever — debout, ne se tenant que sur cinq ou six centimètres de sa queue; il nous regardait rapidement l'un après l'autre, et il sortait de sa gueule ouverte, un bruit égal à celui que fait le chat, et que les anglais désignent par « cracher du feu ».

Mais on dit « le sifflement des serpents »: est-ce pour exprimer la réalité, ou bien n'est-ce qu'une de ces sombres fictions qui servent à peindre les enfers? Le Brésil, comme tous les pays dont la végétation est vigoureuse, est rempli de serpents parmi lesquels on compte les plus grands et les plus venimeux, cependant rien ne m'a jamais indiqué qu'aucune espèce de ces reptiles puisse produire un sifflement.

14

Sifflement du Tapir.

Si je ne saurais affirmer que le serpent ait la faculté de siffler, il n'en est pas de même à l'égard du Tapir, ce grand et gracieux quadrupède du Brésil. J'ai vu au Pará, dans la cour du Dr. Lacorda, naturaliste distingué, un Tapir qui sifflait de temps à autre pendant la journée.

2. M.^r Rugendas me disait en 1846 à Rio de Janeiro: « on pourra dire que j'ai perdu mon temps, mais je serai toujours assez philosophe pour répondre que je me suis amusé. Au reste, nous ne sommes pas tout à fait inutiles, nous autres peintres; le carro pesant du Chili commence à disparaître pour céder la place aux voitures légères de l'Europe. Le Chiripá des habitants de La Plata ne se voit plus qu dans le fond des Missions. Qui conserverait à l'histoire ces types des peuples et du temps, si ce n'étaient les peintres? »

Les forêts vierges tombent tous les jours sous la hache barbare du Pautiste: qui nous conservera le doux chant du Surucua, habitant de ces seules forêts si ce n'est la Zoophonie?

1. Il est généralement connu ici que le Tangará, petit oiseau de St. Paul, danse en chantant. Plusieurs mâles sont perchés en file sur une branche à-peu près horizontale; une femelle est au milieu. Les mâles s'approchent de la femelle, celui qui est près d'elle, s'en va vers le bout opposé, en sorte qu'on les voit en même temps, danser, chanter, et voler. La femelle chante et se meut, mais elle reste à sa place.

Fin.

15

L'Inventeur au Brésil

Recherches et Découvertes d'un Européen pendant quarante sept ans de résidence dans l'intérieur de cet Empire.

Découverte de la Polygraphie 1830.

Francisco Alvares m'écrivait de Campinas, où il habitait depuis trois ans: que faites-vous à Rio de Janeiro? Venez à Campinas, vous y vivrez plus facilement que dans cette capitale. Je suivis le conseil de cet ami, et j'épousai sa fille que j'avais laissée âgée de onze à Porto-Feliz, en 1826.

Me voilà fixé à Campinas, ville de planteurs de canne à sucre, et de marchands. Cependant je voulais imprimer mon mémoire sur la Zoophonie. Si aujourd'hui il est rempli de fautes de toute espèce, on croira aisément qu'il en était hérissé à cette époque. Je me figurais dans ma vanité que cet écrit allait me faire un nom, mais comment l'imprimer? L'enverrai-je à Rio-de-Janeiro? J'étais bien assez vain pour vouloir publier un écrit incorrect, mais je comprenais assez que de commander cette publication à d'autres, c'est dépenser beaucoup d'argent pour être très mal servi. Il ne

me n'était pas non plus facile d'aller à Rio-de-
Janeiro. Dans de telles circonstances, je me mis à
chercher les moyens d'imprimer moi-même mon
manuscrit.

C'était vers la fin de l'année 1830, et j'habitais
à St Paul lorsque j'imaginai le procédé suivant:
j'étendis une feuille de papier sur un cadre, j'y
écrivis les mots d'une phrase ou d'un dessin,
avec la pointe d'un canif en faisant d'abord les
entailles verticales.

1^{er} Exemple

Imprimerie de poche

ensuite, tournant le cadre un peu vers la gauche, je fis les entailles
obliques, d'abord les su. 2^{me} Exemple perçues à la filloz,
puis les inférieures.

Imprimerie de poche

Après, frappant dessus avec un tampon et de l'encre
d'imprimerie, et passant le pouce avec force sur toutes
les lignes, l'épreuve s'imprimait sur le papier qui
était dessous.

30 ex. d'

J'imprimai un écrit de 7 pages in 4^o qui circula
dans la ville. On le jugea avantageux pour imprimer
des proclamations.

Un résultat si imparfait devait me pousser à chercher
des améliorations

Voici le seul morceau qui me
reste, contenant les pages 3, 4, 5, 6.

le papier tendu, et comme le travail du tampon et du
Quitandeiros do Rio de Janeiro.
Caipira Paulistano.

Je fis les dessins suivants avec
la pointe d'une aiguille sur
pouce était pénible, je fondis
ensemble de l'encre d'imprimerie

et de la cire; je versai ce mélange sur une planche; la masse, de demi-cent. d'épaisseur, devenant ^{assez} solide en refroidissant. Je plaçai mon dessin perforé sur cette encre; je le couvris avec le papier, et, frottant avec une spatule, je tirai 30 ou 40 épreuves, sans qu'il fut jamais besoin de renouveler l'encre sur la planche.

C'était un commencement de cette belle propriété jusqu'à présent inconnue: « Planche fournie d'encre pour tout le tirage. »

Je ne devais pas m'arrêter en si beau chemin. Le papier gravé à jour avec un canif ou à l'épingle, était un moyen trop incomplet, trop au-dessous de tous les moyens connus. Je me mis donc à chercher les moyens d'écrire et d'imprimer librement sur la planche.

Je prie le lecteur de ne pas croire que ces expériences se suivirent sans interruption. Il fallait songer à vivre. J'étais bien animé des plus belles espérances, mais les expériences ne me réussissaient pas toujours.

Voici comment je procédais pour écrire librement sur la planche. C'était en 1831 et à Campinas.

Je mis sur un cuir vernis une couche de blanc broyé à l'eau pure. J'écrivis avec un pinceau sur la couche, les paroles de l'épreuve suivante.

Seule épreuve qui me reste. Je fis avec mon encre solide, un carré de 10^e sur 0,050^m d'épaisseur. L'ayant couvert avec le cuir vernis portant l'écriture en dessous, j'appuyai sur le cuir pour faire adhérer le blanc sur l'encre, et j'enlevai peu-à-peu le cuir, en le soulevant par un coin; cela n'aurait pu s'effectuer,

avec une planche non flexible.

Le blanc qui n'avait aucun excès qui s'attachait au cuir, ^{se détacha} resta complètement sur l'encre, ayant en regard, l'écriture à rebours.

Je mis cette petite planche sur un papier fort, qui le dépassait de trois cent sur tous les côtés, je repliai les marges du papier sur les marges de la masse, afin d'enfermer celle-ci, et l'empêcher de s'étendre sous la pression. Comme je n'avais pas de presses, j'imprimais avec le pouce, ou le manche d'une cuillerine.

Les premières épreuves sortirent nettes, mais à la 8^{me} ou 10^{me} épreuve, l'encre commença à traverser le blanc, et au bout de 25 ex. l'écriture était effaçable; les bords du papier s'étaient retirés, et la masse à découvert s'imprimait, comme on le voit dans l'exemple ci. contre.

Dans cette expérience, une écriture très menue et des traits fins se sont imprimés nettement. Cela prouve que l'encre solide est une bonne découverte, et si les épreuves s'altèrent vite, cela provient de ce que le blanc est dépourvu d'un mordant.

Sur ces entre-faites il me fallut partir pour Sorocaba, ville où il se fait un grand commerce de mulots, afin de voir si je me ferais marchand de mulots, mais au lieu de remplir le but de mon voyage, j'en songe qu'à prendre des vues, et à faire quelques portraits.

N'ayant jamais eu des lions de peinture, pas même de dessin, tout est intolérable dans mes portraits, excepté

la ressemblance, qui est toujours bonne, et la dessin qui est correct.

Un des motifs de mon insuccès, c'est d'ait probable- ment que j'apprêtais moi-même mes toiles, sans avoir la moindre notion de la manière de les apprêter.

Chûte du Piété, dite, Salto de Itú - A trois lieues de Campi- nas, on passe par le village à 1 lieue E. de la ville. 1831

d'Endayatuba. Je revis, cinq lieues plus loin, le Salto de Itú, célèbre dans la province et même à Rio de Janeiro. Il n'est pas à comparer avec les grandes chûtes que j'ai vues dans l'intérieur, mais ses min- dres proportions permettent de le voir de près, remplis- sant l'angle visuel, il se monte imposant, et

s'écroule ^{de} captivé toute ^{notre} l'attention. Le fleuve s'écroule dans une gorge de 20 m. de large, et forme une chûte de 10 m. suivie immédiatement de 10 autres mètres de chûtes divisés en gradins, mais rapides. Quand c'est le temps des grandes pluies, le Piété couvre tous ces rochers des deux côtés, et devient un cataclisme.

Vue d' Itú en 1831. Pendant la grande sécheresse de 1848, j'ai vu le Piété tout entier, réduit à un torrent de deux m. encaissé entre deux rochers.

Je revis le Dr Engler à Itú, médecin très estimé dans le pays. Sa belle bibliothèque allemande, son cabinet de physique, son laboratoire, et des instruments d'astronomie lui valent un certain culte du peuple, qui admire ce qu'il ne comprend pas. Ils lui valent l'estime de quel- ques personnes, l'indifférence du plus grand nombre, et la censure des entendus en matière de gain. A voir comme eux qui suivent leurs goûts sont souvent traités,

il semblerait que ce sont des êtres plutôt excentriques, dont les actes sont des hors-d'œuvre, des hostilités même au genre de bien-être qui est le seul préférable. Au reste, le Dr Engler est supérieur aux dévôts qui sa position qu'il s'est faite pourrait lui faire sentir. D'ailleurs comme il est d'un tact exquis en toutes choses, il a celui de la médecine, qui le rend indépendant. Je citerai une preuve de l'utilité de la science, et je demande pardon au Lecteur de vouloir démontrer ce qui est tant connu. Le Dr Engler fit connaître à M. de Langsdorff, la racine de cainca, et ses propriétés médicinales; celui-ci fit grand bruit en Europe, de sa prétendue découverte. Quand nous étions à Cayabá, voyant que cette plante y est très commune, il envoyait tous les matins ses trois noirs aux champs, qui revenaient le soir avec trois grands sacs de cette racine, qu'il faisait bacher en petits morceaux, et cuire dans des chaudrons pour en tirer un extrait visqueux, qu'il mettait dans des lattes, et qu'il envoyait à Rio-de-Janeiro. Un riche habitant suivit l'exemple de M. de Langsdorff, et je suis informé aujourd'hui que la cainca est devenue un objet d'exportation pour la province (le seul qui existe après l'or et les diamants), tellement avantageux qu'on envoie les racines en nature. Or, pour un pays qui voyait diminuer ses mines précieuses, la cainca est devenue une source de richesse, due sans doute à M. de Langsdorff, mais, en premier lieu au Dr Engler.

Un fait semblable s'est passé à Villa-Bella, dont les habitants ne prenaient que du Mato qui leur arrivait du Paraguay. M. Riedel leur fit voir que

cette plante existait partout dans leurs champs et leurs forêts, le Capitac Mór fut le premier à en faire cueillir, et quelques semaines après, on voyait des gens dans les rues, portant des rameaux verts de male, chez eux.

Ils a au moins des églises qui sont les meilleures de la province, la capitale, et Santos, exceptés. Les habitants ont du zèle pour la gravité et la décence du culte. Il est vrai qu'ils ont en plusieurs hommes qui se sont consacrés à exciter ce zèle, parmi eux s'est distingué le Padre Jesuina, qui s'était fait prêtre après qu'il était devenu veuf. Il a commencé et fini le Patrocinio, assez jolie église où l'on voit des colonnes corinthiennes, mais dont le frontispice n'a aucune règle d'architecture. Le Padre Jesuina faisait des églises, des images assez corvutes, et de mauvais tableaux. Son fils, le Padre Elias, a refait entièrement l'église paroissiale, dont l'intérieur ne manque pas de goût, mais toujours ces corridors latéraux qui étroitent l'intérieur de toutes les églises de ce pays. Le Padre a placé le choeur au milieu du frontispice, chose à mon avis, difficile à bien faire, quand on ne suit pas l'architecture gothique. Cette église a des peintures faites par un peintre nommé Patrocinio que je ne sais où il avait puisé son talent, car il en avait : malheureusement le Padre Elias a fait retoucher ces peintures par des barbouilleurs, mais la voûte du choeur est échappée intacte. On y voit la Circoncision du Seigneur : le Divin Enfant, le vieux Siméon, les personnages, les draperies, et les effets de lumière, reposent l'œil des mauvais tableaux du corps de l'église.

Je fus voir à une lieue N. d'Itá, une carrière de belles

arabes qui valaient des millions, si les protestes étaient
autli avancés que les anglo-américains. St Paul, Santos
et Rio de Janeiro pourraient s'embellir de jolis trottoirs
et de corridors, les cours et les varandas pourraient
être pavés de grandes dalles. Il y a quelques trottoirs et des
bien pavés de ces ardoises, mais la plupart des rues sont
en mauvais état.

Vue prise sur la
route de Sorocaba.

Pendant que j'étais à Sorocaba
on donna une fête de Cavalhadas

Vue de Sorocaba en 1831.

à l'honneur de la Pentecôte.


Soit vénération, soit crainte du Saint Esprit, par-
ce que l'on croit généralement ici, qu'il se fâche
quand on ne le fête pas, et qu'il est très vindicatif,
ceux qui le sont a choisis pour juges de la fête, ne
sont contents, que lorsqu'ils ont fait des dépenses
énormes, souvent au-dessus de leurs moyens.

Une fête du S.^t Esprit sans „cavalhadas“, coûte aux
„festeiros“ de 12 à 15000 fr. Avec des „cavalhadas“, elle
coûte le double, et elle fait dépenser 200000 fr. au peuple.
Les fêtes principales de S.^t Evrege coûtent bien moins
d'argent.

Entrada das Cavalhadas. Ce dessin me rappelle le mot
d'un peintre parisien, lorsqu'en 1829 nous étions à
peindre la colonne de toile que les français faisaient
dresser pour fêter l'arrivée de S.^t impératrice à Rio
de Janeiro. Quels misérables chevaux! dit-il en
voyant ceux que j'avais peints la veille sur le fût
de la colonne. Je fais cette esquisse aujourd'hui en
1860. Que l'on juge de combien le peintre avait raison.
Mais cela n'arrivera pas plus mon pinceau que

le manque de grammaire et d'orthographe n'ont
retiront ma plume.

Escaramuça de dois fios

Escaramuça de dois fios. Les Chevaux de parade, richement harnachés, conduits par des pages à pied, font leur entrée d'abord, et les cavaliers, vêtus d'or et de velours, et montés sur les plus beaux chevaux du pays, font leur entrée au pas, ou font gravement "sacas" leurs chevaux. Partagés en deux files, de huit cavaliers chacun, dont l'une est chrétienne et l'autre mauresque, ^{saufant les palans mouchoirs le public des palanques et des bords du cirque, ou les mouchoirs blancs, sont portés en plusieurs endroits de même, et se} ils font trois fois le tour du cirque, après quoi les chevaux de parade se retirent, et les "Mantenedores" se mettent au galop, suivis de leurs files. Arrivés à l'autre côté du cirque, ils se séparent, et chaque file décrit un S oblique; les chrétiens dans l'un, les maures dans l'autre, formant cette figure: . Ils font trois fois cette manœuvre, toujours au grand galop. A la 1^{re} remonte, ils croisent leurs sabres; à la 2^{me} ils se tirent des coups de pistolet, chargés à poudre; à la 3^{me} ils croisent leurs lances, qu'ils ont reçues de leurs pages, même en courant.

Escaramuça de quintos.

C'est à peu près la même manœuvre, avec la différence que la troupe est partagée en quatre groupes, dont deux sont guidés par les deux mantenedores, et les deux autres, par leurs "cabecas de quintos".

As Cabeças

Quatre têtes de maures sont placées sur des espèces de manebos, aux quatre coins du cirque, et une cinquiesme est par terre au milieu de la place. Un cavalier sort de sa file au galop, décrivant un grand rond, pendant lequel il enlève avec sa lance les deux têtes de la diagonale, s'il est assez adroit. Il arrive sous l'autre qu'il en enfila une, et même les deux. Après cela, il jette sa lance à son page, et il décrit un autre rond en sens opposé, pendant lequel il met en pièces à coups de pistolet, s'il est un peu adroit, les deux têtes de la 2.^{me} diagonale; après il décrit un rond, moitié diamètre des premiers, pour avoir le temps de tirer son sabre et gagner la 3.^{me} raie du milieu, où il s'élançe ventre à terre, et enlève avec son sabre la tête qui est à terre. La musique joue un air martial lorsque le cavalier enlève cette tête.

As Cabeças. Ayant oublié de suivre l'ordre de la succession des exercices, j'ajoute le lecteur que l'entrée des Cavalhadas est suivie de plus de deux escaramucas, après lesquelles vient celle des Cabeças, qui est suivie de plusieurs autres, dont je ne citerai que les suivantes :

Le cirque est envahi par des troupes de masques. Aux intervalles des escaramucas, le cirque est quelquefois envahi par des troupes de masques.

Alcancia de cannas.

Alcancia de cannas. Tous les cavaliers des deux files sont munis d'une canne à sucre et ses feuilles. Un mantenedor part au galop vers la file opposée; il jette comme un drapeau sa palme à l'autre mantenedor, et se retire.

le sabre levé. L'autre maintenant d'un part, et lui jette sa palme, qui, si les deux cavaliers sont adroits, est fendue en l'air par le maître; le cavalier chrétien tire à son tour son sabre; un autre cavalier mouro sort de sa file, et la même chose se répète successivement par tous les cavaliers.

Alcancia de limões

Ici on ne jette pas des cannes en l'air: le cavalier poursuivant tâche de lancer le plus de limons qu'il peut dans le dos de son contraire, qui met toute sa gloire à fuir vers sa file; c'est aussi ce que s'empresse de faire celui qui vient de le poursuivre, car du rang qu'il est venu affronter, un autre cavalier sort déjà les mains pleines de limons.

J'ai oublié, à l'article Cabecas, de mentionner un gros personnage à cheval, le "Netto": il est maigre, vêtu de noir, chapeau monté, cap de soie, épée au côté, pantalons courts, et bas de soie. Il va toujours au pas, porte les avis d'une file à l'autre; règle les exercices, fait remonter les têtes, dresser l'Argolinha, tracer la "raia", etc.

Argolinha

Argolinha. Le cavalier qui a tenu l'argolinha, accompagné d'un autre cavalier moins heureux, va l'offrir à une dame qui le prend de la pointe de la lance, et met une baguette ou tout autre présent, à la place de l'offrande qu'elle vient de recevoir.

Escaramuça de hum fio

Escaramuça de hum fio. Un cavalier sort de sa file, pour décrire un grand cercle à l'entour du cirque; quand il passe devant

La file opposée un autre cavalier le suit et ainsi de suite jusqu'à ce que les seize cavaliers soient entrés dans le rond. A cette esarmanche, la plus longue de toutes, parce qu'il faut de croire huit fois la tour du cirque, succède une promenade au pas, pendant laquelle peuple et cavaliers se font des adieux réciproques, avec leurs mouchoirs blancs.

La nuit s'approche, les familles descendent de leurs places, et rentrent un moment chez elles pour se reposer, et prendre une refection, pour ensuite se rendre sur la place publique, où la foule accourt déjà pour assister à un spectacle gratuit, en ce sont des amateurs qui jouent.

On peut voir les cavalhadas, mais la comédie c'est insupportable non pas tant à cause des acteurs, mais à cause du bien triste mélange de les familles contentent à être confondues. Je monte à cheval, et par un beau clair-de-lune je pars pour Campinas.

Tropa braba. La foire de Sorocaba a lieu depuis janvier jusqu'en mars ou avril. Les négociants de mulats y conduisent du Sud, de quarante à soixante mille mules chargées négociant en amène de mules, à cinq ou six cents. Les acheteurs viennent du nord de la province, de São Paulo, Rio de Janeiro, et Bahia.

Coupe d'une tropa. L'achat se fait comme il suit: le vendeur fait défiler sa tropa devant l'acheteur. Le muletier (cheval guide), va la première, et une petite compagnie de mules et mulats la suit au galop. Ce va la mulette, toute la tropa va aussi fut ce dans une précipitation. L'acheteur n'a pas le droit de choisir, les mules de choix sont mises avec les autres; quand le vendeur dont l'achat est exercé voit qu'il a perdu à peu près le nombre de mules que l'acheteur veut séparer il se jette au milieu; celles

(Falta o seguinte)

ORIENTAÇÕES PARA O USO DOS ARQUIVOS DIGITAIS

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence ao Instituto Hercule Florence ou a instituições parceiras. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a autenticidade e a integridade da fonte, não realizando interferências digitais além de ajustes de contraste, cor e definição.

1. Utilizar este documento apenas para fins não comerciais

Os textos e as imagens publicadas no IHF Digital são de domínio público, porém seu uso comercial não está autorizado. Alguns textos e imagens provêm de instituições parceiras e somente poderão ser utilizados após consulta (contato@ihf19.org.br).

2. Créditos

Ao utilizar este documento, você deve dar o crédito ao autor (ou autores), ao IHF Digital, ao acervo original e ao autor(es) da reprodução/tratamento digital. Solicitamos que o conteúdo não seja republicado na rede mundial de computadores (internet) sem prévia autorização do IHF e/ou da instituição parceira.

3. Direitos do autor

No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei nº 9.610, de 19 de fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Se você acreditar que algum documento ou imagem publicada no IHF Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (contato@ihf19.org.br).

4. Responsabilidades

O IHF reserva-se o direito de alterar o conteúdo do site, sem necessidade de aviso prévio, assim como rejeita qualquer responsabilidade pela utilização não autorizada do conteúdo deste site por terceiros.